

poursuivre sa lecture, dont, pour rien au monde maintenant, il n'eût voulu omettre un mot.

La lettre disait ceci :

"Comte de Noirfont,

"Prenez garde; grisé par le bonheur, vous vous endormez dans une aveugle confiance et le déshonneur vous guette.

"Votre fortune fait l'objet des gorges chaudes de votre entourage, et personne n'ose vous prévenir.

"Cependant, comme le scandale n'est pas encore public, vous pouvez peut-être en agissant énergiquement, enrayer le mal.

"Inutile de préciser davantage, n'est-ce pas? Vous avez déjà compris que votre rival est le beau Fernand de Pléville, votre ami d'enfance, qui profite de votre intimité pour jouer chez vous un rôle odieux sans éveiller vos défiances.

"Ne croyez pas que j'invente... Je n'avance rien sans preuve. Il ne tient qu'à vous, d'ailleurs, de vous renseigner. Au lieu d'aller au bois ce matin, restez chez vous sans qu'on le sache. Et tâchez de vous cacher, vers onze heures, dans le voisinage de la charmille qui est au bout de votre jardin; vous serez édifié.

"Pardonnez-moi si je vous cause du chagrin; mais j'ai la conscience de remplir un devoir en vous faisant cette pénible révélation. Vous m'avez obligé jadis, j'ai conservé envers vous une profonde reconnaissance; je ne pouvais mieux vous la prouver qu'en vous rendant ce service.

"Un ami dévoué."

La dénonciation était d'une brutalité cynique et révoltante, et non point couverte de fleurs, noyée dans des réticences et des formules vagues, comme cela arri-

ve généralement dans ces cas, toujours louches, de calomnie anonyme.

C'était de la part du dénonciateur une précaution de plus.

Celui qui avait écrit cette lettre ne devait pas en être à son coup d'essai. Il connaissait le coeur humain. Il savait, qu'en enveloppant les révélations de ce genre d'excuses, d'atténuations dont l'hypocrisie est trop manifeste, on n'arrivait le plus souvent qu'à faire deviner le piège et découvrir la supercherie.

Une très grande crudité, au contraire, s'explique toujours par le fait de l'indignation, sous le coup de laquelle l'accusation a été formulée.

Oui, celui qui avait tracé ces lignes connaissait bien le coeur humain en général, et celui du comte de Noirfont en particulier.

Il avait, avant d'agir, tout pesé, tout calculé.

Et la preuve qu'il avait visé juste, c'est que, du premier coup, il avait atteint son but.

Pendant les quelques minutes qui suivirent sa lecture, le comte passa par tous les sentiments violents et contradictoires qui peuvent bouleverser une âme ardente en pareille occasion.

La colère, l'indulgence, la stupéfaction, la haine, la pitié, la vengeance le tiraillèrent successivement. Mais les idées se mêlaient dans son cerveau troublé avec une telle confusion qu'il lui était impossible de prendre une résolution.

Ne pouvant tenir en place, il arpentaient son cabinet d'un pas fébrile et saccadé.

Tantôt, d'un mouvement brusque, il saisissait un couteau-poignard qui gisait sur sa table et lui servait habituellement à décacheter ses lettres, et avec un geste de rage folle, il s'élançait vers la porte.

N'allait-il pas courir à la chambre de